

» M. le Gouverneur, sans connaître
 » encore quels peuvent être vos projets
 » sur ma personne, je me suis imposé
 » déjà moi-même le plus grand des sa-
 » crifices. Je ne suis encore qu'à quelques
 » pas de Longwood, et déjà peut-être
 » l'éternité m'en sépare. Pensée affreuse
 » qui me déchire et va me poursuivre!...
 » Il y a peu de jours encore, vous m'eus-
 » siez arraché jusqu'aux dernières sou-
 » missions par la crainte de me voir
 » éloigner de l'Empereur Napoléon. Au-
 » jourd'hui, vous ne sauriez plus m'y
 » faire revenir. On m'a souillé en me
 » saisissant presque à sa vue. Je ne saurais
 » plus désormais lui être un objet de
 » consolation; ses regards ne rencontre-
 » raient en moi qu'un objet flétri, et des
 » souvenirs de douleurs. Pourtant, sa
 » vue, les soins que je me plaisais à lui
 » donner, me sont plus chers que la vie.
 » Mais peut-être qu'au loin on prendra
 » pitié de ma peine! Quelque chose me
 » dit que je reviendrai; mais par une
 » route purifiée, amenant avec moi tout
 » ce qui m'est cher, pour entourer de
 » nos soins pieux et tendres l'immortel
 » monument que rongent sur un roc,
 » au bout de l'univers, l'inclémence de

» l'air et la mauvaise foi, la dureté des
 » hommes. Vous m'avez parlé de vos
 » peines, M. le Gouverneur; nous ne
 » soupçonnons pas, m'avez-vous dit,
 » toutes vos tribulations; mais chacun
 » ne connaît, ne sent que son mal. Vous
 » ne soupçonnez pas non plus le crêpe
 » funèbre que vous tenez étendu sur
 » Longwood. J'ai l'honneur, etc.

Une fois la correspondance établie
 avec sir Hudson Lowe, je ne demeurai
 plus oisif. Dès le lendemain je lui écri-
 vis de nouveau pour lui dire qu'en con-
 séquence de ma lettre de la veille, je
 le sommais officiellement et authenti-
 quement de m'éloigner de Sainte-Hé-
 lène, et de me renvoyer en Europe. Le
 jour suivant je poursuivis auprès de lui
 la même idée, sous mes rapports et ma
 situation domestiques.

« Dans mes deux précédentes, lui
 » mandais-je, qui traitaient toutes deux
 » de ma situation politique, j'avais cru
 » peu digne et peu convenable de mêler
 » un seul mot de ma situation domesti-
 » que; mais aujourd'hui que, par suite
 » de ces deux mêmes lettres, je me re-
 » garde comme rentré dans la masse de
 » vos administrés, à titre de passager

» accidentel dans votre île, je n'hésite
 » pas à vous entretenir de toute l'horreur
 » de ma situation présente. Vous connaissez
 » l'état affreux de la santé de mon fils :
 » les personnes de l'art doivent vous en
 » avoir instruit. Depuis qu'il a vu se
 » briser le lien cher et sacré qui nous
 » attachait à Longwood, toutes ses idées,
 » ses vœux, ses espérances se sont tour-
 » nés avec ardeur vers l'Europe, et son
 » mal va s'accroître de toute l'impatience,
 » de tout le pouvoir de l'imagination.
 » Voilà sa situation physique; elle rend
 » ma situation morale pire encore, s'il
 » est possible. J'ai à combattre tout à la
 » fois et la tendresse du cœur et les in-
 » quiétudes de l'esprit. Je ne me vois pas
 » sans effroi responsable à moi-même
 » de l'avoir amené ici, et d'être la cause
 » qu'on l'y retiendrait. Que répondrais-je
 » à une mère qui me le redemanderait?
 » Que répondrais-je à la foule des oisifs
 » et des indifférens même, toujours em-
 » pressée de juger et de condamner? Je
 » ne parle point de ma propre santé,
 » elle m'importe peu dans de telles émo-
 » tions et de telles anxietés. Toutefois,
 » je me trouve dans un état de débilité
 » absolue, vraiment déplorable; depuis

» que je n'ai plus sous les yeux la cause
 » qui tenait en exercice les forces de mon
 » âme, mon corps plie sous les ravages
 » effrayans d'un an et demi de combats,
 » d'épreuves et de secousses, tels que
 » l'imagination a de la peine à les suivre.
 » Je ne suis plus auprès de l'objet auguste
 » auquel je consacrais avec charmes les
 » peines de ma vie. Je n'en demeure pas
 » moins éloigné de ma famille, dont le
 » sacrifice m'avait tant déchiré. Mon
 » cœur se brise entre les deux, privé de
 » chacun; il s'égaré dans un abîme; il
 » ne saurait y résister long-temps. Je
 » vous laisse, monsieur le Gouverneur,
 » à peser ces considérations. Ne faites
 » pas deux victimes. Je vous prie de nous
 » envoyer en Angleterre, à la source de
 » la science et des secours de toute
 » nature. Ce sera la première, la seule
 » demande d'aucune espèce, qui sera
 » sortie de moi vers vous ou votre pré-
 » décesseur. Mais le malheureux état de
 » mon fils l'emporte sur mon stoïcisme.
 » N'atteindra-t-il pas votre humanité?
 » Un bon nombre de motifs peuvent
 » aider encore votre décision : ma lettre
 » du trente novembre les renferme tous.
 » J'ajouterai seulement ici l'occasion

» précieuse pour vous de montrer à tous
 » les yeux une grande et une rare impar-
 » tialité, en envoya ainsi vous-même à
 » vos ministres précisément un de vos
 » adversaires. »

A la réception de ces lettres, sir Hudson Lowe se rendit auprès de moi; et, à l'égard de la première, il me nia tout d'abord qu'il m'eût tendu aucun piège par la voie de mon domestique. Il convenait néanmoins que j'avais pu m'y méprendre; et comment en eût-il pu être autrement, lui disais-je; ce domestique avait été mandé plusieurs fois par l'autorité avant de m'avoir été retiré et après; depuis il était venu m'offrir bénévolement ses services pour l'Europe, et m'avait assuré qu'il trouverait bien le moyen de parvenir en secret jusqu'à moi pour prendre mes commissions, et il y était venu en effet plusieurs fois, malgré la surveillance sévère qu'on exerçait autour de nous. Quoi qu'il en fût, sir Hudson Lowe me donna sur ce point sa parole d'honneur, et il fallait bien que j'y crusse.

De là il passa à discuter verbalement quelques articles de mes lettres, s'arrêtant surtout sur certaines expressions

qu'il me représentait d'une manière amicale, devoir lui être désagréables. Il me trouva, non seulement en cette occasion, mais dans plusieurs autres qu'il fit naître de la sorte, toujours de la dernière facilité. Ma réponse d'ordinaire était de prendre la plume aussitôt, et d'effacer ou de modifier les mots qui lui déplaisaient.

Je fais grâce d'une assez volumineuse correspondance roulant toujours sur le même sujet. Je me contenterai de dire que sir Hudson Lowe s'abstenait de répondre; que sa coutume était d'accourir, ainsi qu'on vient de le voir, pour discuter verbalement avec moi les lettres qu'il avait reçues, obtenir quelques ratures, après quoi il se retirait en assurant qu'il ferait bientôt ample réponse, ce qu'il ne fit jamais alors, ce qu'il n'a jamais fait depuis; seulement m'a-t-on mandé d'Angleterre, il paye aujourd'hui des papiers périodiques ou des libellistes subalternes pour dépecer le Mémorial de Sainte-Hélène, et injurier son auteur.

Comme dans les nombreuses discussions verbales sur mes lettres, à la rature près de quelques expressions, il n'obtenait de moi rien d'important, et n'ar-

rivait à rien de ce qu'il voulait, il s'en retournait me donnant à chacun pour un homme très-fin, très-dangereux, assurait-il; car pour lui on était très-fin, très-astucieux, tout à fait à craindre, dès qu'on n'était point assez sot pour donner dans ses vues, ou tomber lourdement dans ses pièges. Toutefois voici le seul tour que je lui ai joué, car la captivité, son oisiveté, ses rigueurs aiguissent l'imagination, et puis c'était de bonne guerre entre nous. Le droit incontestable du prisonnier est de chercher à tromper son geolier.

J'ai dit en commençant que l'Empereur, au moment de partir pour Sainte-Hélène, m'avait secrètement confié un collier de diamans d'un très-grand prix. L'habitude de le porter depuis si longtemps faisait que je ne m'en occupais plus aucunement, si bien que ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours de réclusion, et véritablement par hasard qu'il me revint à l'esprit; j'en frissonnai. Gardé comme je l'étais, je ne voyais plus de moyen de le rendre à l'Empereur, qui n'y avait sans doute pas plus songé que moi. A force de chercher j'imaginai d'y employer sir Hudson Lowe

lui-même. Je demandai à faire parvenir mes adieux à mes compagnons, et j'écrivis la lettre suivante :

« Monsieur le Grand-Maréchal, —
 » Arraché d'au milieu de vous, laissé à
 » moi-même, privé de toute communi-
 » cation, j'ai dû trouver mes décisions
 » dans mon propre jugement, et mes
 » seuls sentimens. Je les ai adressées
 » officiellement au gouverneur, sir Hud-
 » son Lowe, le trente novembre dernier.
 » Pour répondre à la liberté qui m'est
 » laissée, je m'abstiens de vous en dire
 » aucun mot, et m'en repose sur la déli-
 » catesse de l'autorité supérieure, pour
 » vous communiquer ma lettre dans son
 » entier, si jamais il était question d'une
 » de ses parties.... Je m'abandonne à ma
 » destinée....

» Il ne me reste qu'à vous prier de
 » mettre mon respect, mon amour, mes
 » vœux, aux pieds de l'Empereur. Ma
 » vie n'en demeure pas moins à lui toute
 » entière. Je n'aurai jamais de bonheur
 » qu'auprès de son auguste personne.

» Dans la malheureuse pénurie où
 » vous êtes tous, j'aurais désiré ardem-
 » ment laisser après moi quelques dia-
 » mans de ma femme... un collier.... le

» denier de la veuve ! mais comment oser
 » en faire l'offre ? J'ai souvent fait celle
 » des quatre mille louis que je possède ,
 » disponibles en Angleterre, je la renou-
 » velle encore ; ma nouvelle position ,
 » quelle qu'elle puisse être, n'y doit rien
 » changer. Je serai désormais fier du
 » besoin ! Daignez peindre de nouveau
 » à l'Empereur, Monsieur le Grand-Ma-
 » réchal, mon dévouement, ma fidélité,
 » ma constance inaltérable....

» Et vous, mes chers compagnons de
 » Longwood, que j'aie toujours vos sou-
 » venirs ! Je connais toutes vos privations
 » et vos peines ; j'en emporte la plaie
 » dans mon cœur. De près, je vous étais
 » de peu de chose ; au loin vous connaî-
 » trez mon zèle et ma tendre sollicitude,
 » si l'on a l'humanité de m'en permettre
 » l'emploi. Je vous embrasse tous bien
 » tendrement, et vous prie, Monsieur le
 » Grand-Maréchal, d'y ajouter pour vous
 » le sentiment de ma vénération et de
 » mon respect.

» P. S. Cette lettre vous était desti-
 » née depuis long-temps ; elle avait été
 » écrite lorsque je croyais m'éloigner de
 » vous. Aujourd'hui, en recevant la
 » liberté de vous l'envoyer, le Gouver-

» neur m'apprend que je dois attendre
 » ici des réponses d'Angleterre. Ainsi,
 » je serai des mois à Sainte-Hélène, et
 » Longwood n'y existera pas pour moi,
 » supplice nouveau que je n'avais pas
 » calculé. »

Sir Hudson Lowe, à qui je remis
 cette lettre ouverte, c'était sa condi-
 tion, la lut, l'approuva, et eut la bonté
 de se charger de la remettre lui-même,
 ce qui réveilla en effet l'attention de
 l'Empereur, et ne contribua pas peu,
 bien qu'indirectement, à faire rentrer
 le riche dépôt dans les mains de Napo-
 léon.

Samedi 7 au Lundi 9.

Mes griefs personnels contre sir Hudson Lowe.
 — Traits caractéristiques.

Un de ces jours, j'ai invité l'officier
 de garde à dîner avec moi. Il m'a raconté,
 dans la conversation, qu'il avait long-
 temps fait partie des prisonniers confinés
 à Verdun ; mais qu'il avait enfin obtenu
 d'en sortir pour venir à Paris. Et ce que
 peut amener le hasard ! quand il a nommé
 son intermédiaire de Paris, il s'est trouvé
 que c'était précisément moi qui avais

obtenu du duc de Feltre cette faveur alors très-difficile.

Toujours même uniformité dans notre situation ici, pas l'apparence d'un dénouement; voilà près de quinze jours depuis notre malheureuse aventure, et toujours même réclusion, même interdiction, même supplice!

Nous recevions à peine, et seulement par le Gouverneur lui-même, des nouvelles de l'Empereur. Nous nous trouvions, ainsi que je l'ai déjà dit, précisément en face de Longwood, et à peu de distance, mais séparés par des abîmes*; à quelque heure que nous levassions les yeux, nous avions devant nous cet objet de nos pensées et de nos vœux, et nous le recherchions sans cesse; nous pouvions en suivre toutes les habitudes, qui nous étaient si familières; nous en apercevions tous les édifices, mais il nous était impossible de distinguer aucun des objets animés. Cette perpétuelle attraction perpétuellement combattue, ce voisinage et pourtant cette grande distance, cet objet désiré sans cesse offert et comme sans cesse retiré; il y

* Voyez vue D.

avait dans tout cela quelque chose, disais-je, de l'enfer des Anciens. Sir Hudson Lowe en convenait, et avait promis, dès le premier jour, de nous en retirer bientôt; nous n'étions placés en cet endroit que provisoirement, avait-il dit, et jusqu'à ce qu'on eût préparé ailleurs quelque chose de plus convenable, dont on s'occupait déjà; mais des semaines étaient écoulées, et rien ne venait. Sir Hudson Lowe, qui est très-prompt dans une décision malfaisante, est extrêmement lent à la faire cesser, si toutefois cela a lieu, ce qui n'arriva pas en cette occasion.

Du reste, ce Gouverneur, je dois le confesser, était avec moi, depuis qu'il me tenait entre ses mains, dans les rapports de la politesse la plus attentive et des égards les plus recherchés. Je l'ai vu déplacer lui-même, de sa propre personne, une sentinelle qui eût pu blesser mes regards, disait-il, et l'aller poser derrière des arbres, pour que je ne l'aperçusse plus. Toutes ses dispositions à mon égard, ses intentions réelles, m'assurait-il, étaient des plus bienveillantes, son langage était propre à m'en convaincre; et plus d'une fois j'ai été à

douter de la justice de l'opinion que nous nous en étions faite jusque-là; mais il m'a fallu toujours finir par conclure que chez sir Hudson Lowe les actes différaient étrangement des paroles : il parlait d'une manière et agissait de l'autre. Je lis, par exemple, dans l'ouvrage de M. O'Méara, que précisément dans ces momens où je me croyais comblé par lui, où je me faisais une espèce de scrupule de l'éloignement que je lui avais porté, il faisait transmettre par ce docteur à Napoléon, des aveux forgés par lui, déclarant les tenir de ma bouche même ou de ma propre main; le tout dans l'espoir, sans doute, d'obtenir en retour, de Longwood, quelques paroles ou quelques lumières dont il pût tirer avantage. Il me faisait dire entre autres choses, que je lui avais avoué qu'il n'avait point de torts à notre égard; mais que nous étions convenus entre nous, à Longwood, de tout dénaturer à l'Empereur, afin de le tenir exaspéré. Quels indignes moyens! Quelles ignobles ressources!...

Je pourrais dire encore beaucoup pour mieux faire connaître ce Gouverneur; mais tout doit se taire devant le trait

(Déc. 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 45
suivant, qui dispense de toute autre citation.

Mon fils continuait à être extrêmement malade; ses palpitations étaient parfois si violentes, qu'il lui arrivait de se jeter subitement à bas de son lit pour marcher à grands pas dans la chambre, ou venir prendre refuge dans mes bras, où il était à craindre qu'il n'expirât. Le docteur Baxter, chef médical dans l'île, et le commensal de sir Hudson Lowe, vint, avec une politesse dont je conserve une douce et sincère reconnaissance, joindre ses soins à ceux du docteur O'Méara. Tous deux représentèrent à sir Hudson Lowe l'état critique de mon fils; ils appuyèrent vivement la demande que je faisais de l'envoyer en Europe. Le docteur O'Méara, après une nouvelle crise, étant revenu seul à la charge, sir Hudson Lowe mit fin à son importunité par ces mots, que M. O'Méara a répétés depuis à mon fils et à moi-même : « *Eh! Monsieur, après tout, que fait la mort d'un enfant à la politique!...* » Je m'abstiens de tout commentaire, je livre la phrase nue à tout cœur de père et à toutes les mères!

Mardi 10 au Dimanche 15.

La fameuse pièce clandestine. — Mon interrogatoire par sir Hudson Lowe. — Ma lettre au prince Lucien.

Le Gouverneur, dans ses nombreuses visites, qu'il répétait presque chaque jour, revenait souvent, par un motif ou par un autre, à fouiller de nouveau dans mes divers papiers : je m'y prêtais toujours avec la dernière facilité ; j'avais à cœur de lui prouver en cela ma complaisance et ma modération, ce qui m'obtenait bien quelques paroles flatteuses, mais jamais la moindre condescendance. Un jour, en remuant tous ces paquets, deux liasses demeurèrent par mégarde en dehors de la malle qui les contenait. Le lendemain, je me fis un malin plaisir de les lui remettre. Son étonnement fut grand : on eût cru qu'il me les eût laissées ; il ne les en resserra pas moins soigneusement, et pour la stricte régularité, disait-il, bien que je l'assurasse que c'était inutile, lui faisant observer en riant qu'il devait bien croire que s'il y avait eu quelques-uns de ces papiers à soustraire, il ne les y trouverait plus. Déjà, le premier jour j'avais été dans le

cas de lui faire voir qu'on avait oublié de sceller mon porte-feuille, lorsqu'on s'en était saisi à Longwood : il était convenu d'une grande irrégularité à cet égard, et s'était dit fort touché que je ne remarquasse le fait que comme simple observation ; je n'avais d'autre but, en effet, que de lui bien montrer combien il était hors de moi de profiter de toutes les occasions qu'il me fournissait de le quereller ; mais tant de procédés de ma part ne me valurent, je le répète, que quelques phrases, jamais aucun acte en retour.

Il fut pris registre de toutes les lettres de mes amis de Londres, pour pouvoir confronter dans les bureaux des ministres s'il n'en serait arrivé aucune par des voies détournées. J'avais commencé une seconde lettre au prince Lucien, le Gouverneur s'y arrêta très-particulièrement. J'eus beau lui montrer qu'elle était pleine de ratures, surchargée au crayon, à peu près effacée ; lui dire qu'elle n'avait point été écrite, qu'elle n'existait donc réellement pas, que je pouvais la désavouer sans scrupule ; qu'il était impossible d'en faire aucun usage *légal ou honnête*, il n'en

fit pas moins retranscrire quelques parties, Dieu sait pour quel emploi!

Un billet de la femme du lieutenant-gouverneur l'intrigua beaucoup. Partant pour l'Angleterre, elle nous avait dit que la loi lui défendait de se charger d'aucune lettre; mais que si elle pouvait nous être autrement agréable, ce serait avec un vrai plaisir. Je lui avais envoyé, pour mes amis de Londres, des objets qui avaient servi à l'Empereur, ou venaient de sa personne. Un petit encier d'argent, je crois, quelques mots de son écriture, peut-être de ses cheveux, je ne sais; j'appelais cela de précieuses reliques. M^{me} Skelton avait répondu qu'elle les traiterait avec tout le respect qu'elles méritaient; mais qu'elle devait m'avouer qu'elle n'avait pu résister à en dérober une petite portion.

Sir Hudson Lowe ne revenait pas que je ne pusse ou ne voulusse pas affirmer quels étaient ces objets précieux. Je serais fâché qu'ils pussent être la cause de quelques tracasseries pour cette dame; je n'avais gardé son billet que par le respect et le souvenir qu'elle m'inspirait. M. et M^{me} Skelton étaient un couple

moral et vertueux, à qui nous avons fait bien du mal, malgré nous sans doute, mais qui avait reçu chacun de nos torts en redoublant pour nous d'égards et d'attentions. Notre arrivée dans l'île les avait dépossédés de Longwood; elle avait amené la suppression de leur emploi, et leur renvoi en Europe, où ils doivent se trouver sans fortune.

Enfin, arrivèrent, avec le temps, les fameuses pièces clandestines: ma lettre au prince Lucien, et celle à ma connaissance de Londres. Sir Hudson Lowe les avait fait soigneusement retranscrire; mais avec des lacunes, faute d'avoir pu tout lire, certains mots s'étant trouvés effacés sur le satin pour avoir été accidentellement mouillé depuis que je m'en étais dessaisi. Je poussai la complaisance jusqu'à les rétablir bénévolement, et alors commença sur moi une espèce d'interrogatoire.

Deux points occupaient beaucoup le Gouverneur, qu'il tenait fort à éclaircir, si je n'y avais pas d'objection, disait-il. La première question a été relative à ces paroles de ma lettre au prince Lucien: «Ceux dont nous sommes entourés se plaignent amèrement que leurs

» lettres sont falsifiées par les papiers
 » publics, etc. » Quelles étaient ces per-
 » sonnes, me demandait-on. L'aide-de-
 » camp tenait la plume pour noter mes
 » réponses. J'ai fait écrire que ne voyant
 » aucun inconvénient à répondre, j'allais
 » le faire purement à l'amiable; car si le
 » Gouverneur pensait m'interroger d'auto-
 » rité, j'allais garder le silence, et j'ai dit :
 » « Que ces paroles de ma lettre étaient
 » vagues, générales, sans aucune appli-
 » cation quelconque, que c'était ce qui
 » nous avait été dit par tout le monde,
 » lorsqu'on avait cherché à nous consoler
 » des expressions ou des peintures très-
 » déplacées à notre égard, que nous
 » rencontrions parfois dans les journaux
 » de Londres, sous la date de Sainte-
 » Hélène; qu'il m'en revenait en cet ins-
 » tant un exemple spécial, celui d'une
 » dame du camp qui lui était connue, et
 » qui répétait partout n'avoir point écrit
 » la lettre ridicule qui avait paru sous
 » son nom, soit que ses amis en Angle-
 » terre y eussent fait des changemens,
 » soit qu'ayant été lue en société, elle
 » eût été mal retenue et infidèlement
 » livrée à l'impression. »

La seconde question du Gouverneur

s'appliqua à ma lettre privée : j'y avais
 tracé la commission de faire deman-
 der à lord Holland s'il avait reçu les
 paquets que je lui avais adressés. Sir
 Hudson Lowe me demandait ce que c'é-
 taient que ces paquets, et par qui je les
 avais fait passer, etc.; et ici il redoublait
 visiblement d'aménité et de douceur
 pour obtenir une réponse satisfaisante :
 il convenait n'avoir aucun droit pour
 me forcer à répondre; mais ce serait,
 disait-il, abrégé et simplifier de beau-
 coup mes affaires, etc., etc. Je répondis
 avec assez de solennité que cet article
 était mon *secret*, ce qui fit une impres-
 sion évidente sur la figure de sir Hudson
 Lowe; et comme mes paroles étaient
 écrites à mesure, je continuai de dicter,
 ajoutant que la réponse que je venais
 de faire n'était, au demeurant, que celle
 de mon éducation et de mes mœurs;
 que toute autre eût pu entraîner les
 doutes du Gouverneur, et qu'il ne con-
 venait pas que je dusse exposer la vé-
 rité de mes paroles au plus léger soup-
 çon; que toutefois, après cet exposé
 préalable, je n'hésitais plus à déclarer à
 présent que je n'avais jamais eu de ma
 vie aucune communication avec lord

Holland. Cette finale inattendue fut un coup de théâtre, une véritable scène de comédie; il serait difficile de rendre la surprise du Gouverneur, l'ébahissement des officiers, la plume arrêtée dans les mains du greffier. Sir Hudson Lowe n'a pas hésité à dire qu'il me croyait assurément; mais qu'il devait avouer qu'il n'y pouvait rien comprendre. Je lui confessai de mon côté que je ne pouvais m'empêcher de rire de l'embarras que je lui causais; mais que je lui avais pourtant tout dit. Le fait est que j'avais compté, lorsque mon domestique aurait reparu, le charger en outre pour lord Holland de plusieurs documens authentiques sur notre situation; mais on ne m'en avait pas laissé le temps, on s'était trop pressé de venir m'enlever. Je n'avais l'honneur de connaître Sa Seigneurie que par la noblesse et l'élévation de sa conduite publique; mais lui adresser la vérité, à lui législateur héréditaire de son pays, membre de la Cour suprême de la Grande-Bretagne, ne me semblait rien que de très-convenable dans nous deux, de bienséant et d'utile, même pour l'honneur du caractère anglais.

Du reste voici cette lettre au prince

Lucien, dont il a été tant question. J'aurais voulu pouvoir l'épargner à mes lecteurs; mais elle a trop de rapport avec Longwood, et joue un trop grand rôle dans mes malheurs, pour que je puisse m'empêcher de la reproduire ici telle qu'elle a été publiée dans le temps, lors de mon retour en Europe.

« Monseigneur, je viens de recevoir votre lettre de Rome, datée du six mars dernier. Je m'estime bien heureux que Votre Altesse ait daigné m'honorer de cette marque de son souvenir. Je m'efforcerais d'y répondre, en lui donnant de temps à autre, pour toute sa famille, un détail suivi de tout ce qui concerne l'Empereur, sa santé, ses occupations et les traitemens qu'on lui fait éprouver. Je vous manderai surtout, Monseigneur, les choses telles qu'elles se seront passées et telles qu'elles se trouveront, m'en reposant sur Votre Altesse pour déguiser au besoin, au cœur toujours sensible d'une mère, ce qu'il pourrait y avoir de trop affligeant pour elle.

» Afin de rendre ma relation plus complète, je la ferai remonter à peu près au moment où je quittai Votre Altesse, au Palais-Royal, pour m'aller

mettre spontanément de service auprès de l'Empereur; je la prendrai à l'instant où je suivis Sa Majesté à la Malmaison, pour ne plus la quitter; au moment enfin où, près de monter en voiture, l'Empereur, au bruit du canon de l'ennemi, fit dire au Gouvernement provisoire « que pour avoir abdiqué la souveraineté, il n'avait pas renoncé à son plus beau droit de citoyen, celui de combattre pour la patrie; que si on voulait, il irait se mettre à la tête de l'armée; que l'état des choses lui était bien connu; qu'il répondait de frapper l'ennemi de manière à assurer au Gouvernement le temps et les moyens de traiter avec plus d'avantage; que le coup porté, il n'en poursuivrait pas moins immédiatement son voyage.

« Sur le refus du Gouvernement provisoire, nous nous mîmes en route, dans la soirée du vingt-neuf juin, pour Rochefort, où deux frégates étaient commandées pour nous transporter aux Etats-Unis d'Amérique. C'était l'asile que l'Empereur s'était choisi.

» L'Empereur, avec une partie de sa suite, composée de plusieurs voitures, parcourut cet espace sans escorte, et

au milieu des acclamations de toute la population qui accourait sur les routes. Il était difficile de n'être pas ému. L'Empereur seul se montrait impassible. On pouvait aisément distinguer sur tous ces visages les vœux pour ce qu'ils perdaient, l'anxiété pour ce qui devait suivre. Ce spectacle avait quelque chose de touchant et d'étrange. Il offrait beaucoup au cœur et à la méditation.

» Arrivés à Rochefort, nous y attendîmes vainement plusieurs jours les passeports dont on nous avait flattés en quittant Paris. Cependant les événemens marchaient avec une grande rapidité. Tout nous commandait un appareillage sans délai. Les ennemis étaient entrés dans Paris. Notre armée principale se retirait en-deça de la Loire, pleine d'indignation et de fureur. Celle de la Vendée, celle de Bordeaux, partageaient les mêmes sentimens. Toute la population était dans une fermentation extrême. De toute part on sollicitait l'Empereur de revenir se charger de la fortune publique; mais sa détermination était irrévocable. D'un autre côté, les croiseurs anglais étaient en présence; toutes les passes étaient fermées; les vents nous